

Souvenirs du Collège Saint-Michel

Durant les vacances de 1963, en dehors du déménagement et des multiples travaux d'aménagement que réclamait notre nouvelle demeure, mes parents m'ont inscrit au Collège Saint-Michel à Gosselies. Je me souviens de l'accueil du Père Lafontaine, alors Directeur du Collège. L'établissement m'avait semblé énorme, avec ses trois drèves d'accès pavées et bordées d'arbres majestueux, la grande cour d'honneur dallée où s'élevait la statue du Père d'Alzon, le château central flanqué de deux ailes, les deux grandes cours de récré en tarmac, le bâtiment de l'internat en briques jaunes, le terrain de foot et le parc devant lequel un grand étang ovale reflétait, selon le temps, le bleu du ciel ou le gris des nuages.

Ma sœur Thérèse, quant à elle, entamait sa cinquième Latin Grec à l'Institut Saint-Joseph, au Faubourg de Bruxelles à Gosselies également.

A plus d'un titre, mon existence allait changer à la rentrée de septembre 1963. Comme ma sœur et Maman, j'allais me rendre au Collège en tram, et nous nous étions rendus à Charleroi aux fins d'y obtenir les abonnements scolaires nécessaires.

Si plusieurs de mes condisciples de primaires s'étaient également inscrits au Collège, je ne devais en retrouver aucun dans ma classe. En effet, il y avait plusieurs sixièmes latines, et nous nous sommes trouvés séparés.

La répartition des nouveaux m'avait attribué une place en 6^B, la classe de Monsieur Jean Bastin, titulaire, et professeur de Latin, de Français et d'Histoire. Autre changement important, nous ne passerions plus nos journées avec un seul et même professeur, mais avec plusieurs, selon un horaire hebdomadaire. Les cours de Mathématiques étaient dispensés par Monsieur Sersté, petit Monsieur à la voix haut perchée, volontiers caustique, et marqué de profondes cicatrices au cou, traces probables d'un accident. Les cours de géographie étaient donnés par Monsieur Benoît, le genre jeune cadre dynamique ; Le Néerlandais était la branche de Monsieur Martougin, qui devait quitter le Collège en fin d'année. Un cours de religion nous était donné par l'Abbé Michaux, un prêtre déjà assez âgé. Le cours de Gymnastique était dirigé par Monsieur Paulus, professeur athlétique que nous aurions durant six années.

Lors de ma première journée au Collège, je me souviens que mon voisin de banc, François Mayence, avait repris dans son pupitre un élastique et une pompe à vélo, alors que nous nous disposions à quitter la classe pour le repas de midi ; je lui demandai pourquoi il s'encombrait de la sorte. Il me répondit, d'un air entendu, qu'il y avait des voleurs au Collège, et qu'il fallait se méfier ! Pensant alors à mon étui de stylos à bille tout neuf, je le glissai dans la poche de ma veste, pour éviter qu'il ne soit dérobé durant notre absence. Cependant, vite distrait par les jeux de la récré suivante, je devais perdre cet étui dans l'heure, sans doute à l'occasion des courses échevelées de nos parties de foot, durant lesquelles nous dépensions notre énergie sans compter. Et le soir, je dus annoncer, penaud, que j'avais déjà perdu mes nouveaux stylos...

Chaque semaine, généralement le jeudi après-midi, le préfet de discipline, le Père Arthur Jallet, passait en classe pour annoncer les retenues ou punitions récoltées par les élèves dont l'indiscipline, le bavardage ou les absences injustifiées avaient été signalées en haut lieu. Ce personnage, qui pour les plus jeunes élèves du Collège pouvait sembler impressionnant, parce qu'il se donnait un air sévère, devait se révéler pour moi une des personnalités les plus attachantes de ce Collège où j'ai passé ma jeunesse. En effet la

sévérité apparente dont se drapait notre Préfet dissimulait mal une profonde bonté, et un humour décapant dont nous ne pouvions naturellement pas nous douter en première année.

L'horaire habituel partageait la journée en périodes de deux heures de cinquante minutes : la rentrée était prévue à 8h30, et nous arrivions en classe entre 8h et 8h30, selon les horaires de tram, de bus ou selon les heures d'arrivées à pied, à vélo ou en voiture, pour les rares élèves dont les parents assuraient eux-mêmes le transport. (Ce n'était nullement l'habitude en ce temps-là) La première heure prenait fin à 9h20, la seconde à 10h10, heure à laquelle nous disposions d'une brève récréation, dont la sonnerie marquait la fin à 10h30.

Durant ces récréations, un chalet en bois sombre qui avait pour nom le « Rhéto-bar » et qui servait de local de détente aux élèves de dernière année ouvrait une sorte de guichet où officiait soit le frère Xavier, soit le Père Maréchal, que les internes appelaient d'habitude « Tcham-Tcham ». A ce guichet, il était possible d'acheter des gaufres, du Coca-Cola, du Fanta, du Sprite, et diverses boissons ou friandises. Je dois dire que je n'ai jamais été client de ce guichet, pour la simple raison que je n'ai jamais eu d'argent de poche en humanités. Je n'en avais guère besoin d'ailleurs : mes trajets étaient payés d'avance, et je venais au Collège avec un repas complet, dont la composition est restée inchangée durant mes six années d'humanités : quatre tartines qui étaient selon les jours garnies de saumon mayonnaise, d'œufs brouillés, de jambon, etc...préparées chaque matin par Maman. Un thermos d'un demi-litre empli de café complétait ce repas.

Nous rentrions donc de récré à 10h30, en principe, en rangs et en silence. Les rangs ne pouvaient d'ailleurs s'ébranler qu'après obtention d'un silence total, au signal le plus souvent donné par le Père Jallet, dont l'œil exercé nous sondait et dont le regard appuyé avait tôt fait d'éteindre les rires et bavardages qui auraient eu tendance à se prolonger.

La matinée de cours était rythmée par un coup de sonnette à 11h20, et la dernière heure du matin se terminait à midi dix. A ce moment, les élèves externes qui rentraient dîner chez eux s'éclipsaient, et les autres, les plus nombreux, passaient alors au réfectoire, pour y absorber comme moi les tartines apportées le matin ou un repas complet commandé le matin même lors de la tournée journalière des commandes. Les repas complets se prenaient au réfectoire des internes, les cafés étaient servis au réfectoire des externes, où je prenais mes repas, sous la surveillance d'un Père pourvu d'une superbe barbe carrée de quinze bons centimètres. Quoiqu'elle ne soit pas fleurie, cette barbe avait valu à son porteur le surnom de « Charlemagne ».
[NDLR : S'agit-il du Père Luc Jouniaux ou du Père Marie-Jean Hennaut ?]

Généralement, au bout de vingt minutes, tout le monde avait fini et lorsque notre surveillant le constatait, il nous autorisait alors à quitter le réfectoire pour la cour de récréation. La cour était constituée d'une vaste étendue de tarmac située entre nos classes sises dans l'aile droite du château et le bâtiment de l'internat, lequel contenait aussi la salle de gym, les toilettes, les douches et trois classes.

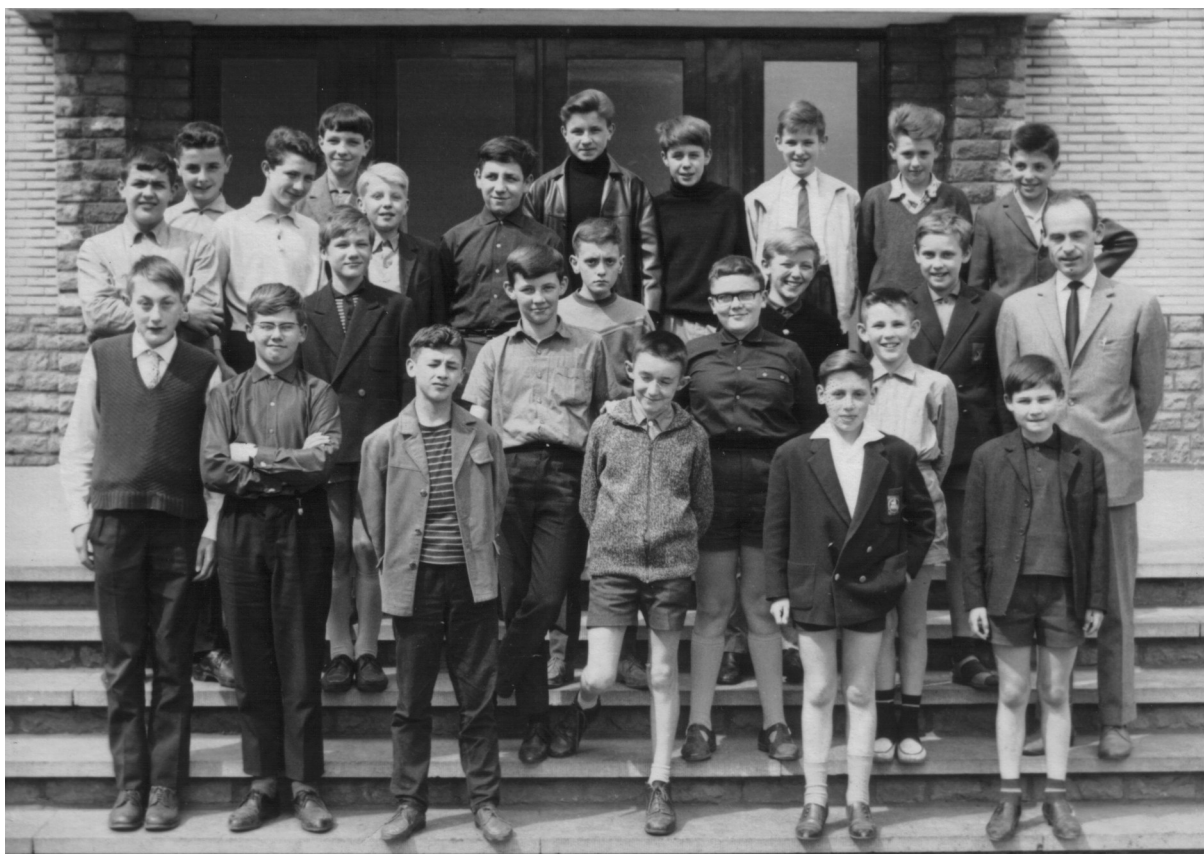
On accédait à cette grande cour par une pente en hydrocarboné, carrossable, qui prolongeait une allée en tarmac longeant toute la façade avant des bâtiments du Collège. Les trois drèves pavées parallèles qui assuraient l'accès au Collège depuis le Faubourg donnaient dans cette allée qui servait également de parking pour les voitures des professeurs.

Une seconde cour, également en tarmac, jouxtait la façade arrière de l'internat. Par contre, sur la façade avant de ce bâtiment, il n'y avait qu'une étendue en terre vaguement recouverte de brique pilée. Le long du faubourg de Charleroi, un terrain de football longeait cette étendue terreuse. Un coin de la grande cour était occupé par un abri pour les vélos. Sur le trottoir qui longeait le couloir de nos classes, dans un recoin entre des toilettes et la chapelle, une fontaine hexagonale tendait six robinets à nos mains souillées ou à nos bouches assoiffées. L'entretien de cette fontaine (bien nécessaire, vu le nombre de farceurs présents dans l'établissement) était assuré par le Père Albert Willem, un grand Monsieur à lunettes, aux mains immenses, qui paraissait être l'homme à tout faire du Collège.

La récréation de midi nous paraissait longue, car nous avions le temps d'organiser des matches de football, au grand dam de mes parents, qui voyaient l'état de mes souliers se dégrader trop vite. La sonnerie nous rappelait aux rangs à 13h45, pour la première heure de l'après-midi. La sixième et dernière heure commençait à 14h35 et la fin de la journée était marquée par un dernier coup de sonnerie à 15h25. Certaines classes avaient parfois une septième heure et terminaient à 16h15, mais ce n'était pas fréquent. Les jours de classe s'étendaient alors du lundi au samedi. Le mercredi après-midi et le samedi à partir d'11h20, c'était congé.

Le retour vers la maison se faisait en principe au tram, que nous prenions au « Carrosse » un arrêt situé à proximité du Collège. Nous pouvions prendre le 57, le 61 ou le 63, car toutes ces lignes passaient à Courcelles-Trieu. Le trajet avait une durée variable, qui dépendait essentiellement du nombre d'élèves en attente aux arrêts suivants, le « Monument » qui correspondait à l'école Sainte-Anne, où Maman enseignait, et le « Calvaire », qui correspondait à l'Athénée de Gosselies et à l'Institut Saint-Joseph où ma sœur était élève. L'arrêt suivant, « Saint-Roch » n'amenait plus grand monde, et les arrêts restants quasi-personne. Parfois, certaines voitures étaient tellement bondées que des voyageurs renonçaient à essayer d'embarquer. Nos retours faisaient l'objet d'une surveillance par un Père du Collège, le Père Penning, qui était titulaire des 3^e latin grec et qui était chargé de contrôler nos comportements en-dehors du Collège. Parfois, lorsqu'il faisait beau, il m'arrivait de rentrer à pied, en passant par la rue de l'Observatoire, qui offrait un raccourci par rapport à la traversée de Gosselies. En hiver, il est arrivé que les trams ne puissent passer, soit que le gel bloquait les aiguillages ou que des fils étaient rompus. Là encore, il fallait bien revenir à pied, mais c'était moins agréable...

Dans la classe de 6^eB, se trouvaient des élèves dont j'ai toujours les visages en mémoire, de même que les noms et prénoms. Il est vrai que chaque année, une photo de classe réunissait sur un même cliché le titulaire et l'ensemble des élèves de chaque classe. Depuis quelques années, d'ailleurs, le Collège et le Comité des Anciens du Collège ont produit et diffusé un CD (à l'occasion du Jubilé 1955-2005) reprenant toutes ces photos et les listes d'élèves de chaque année scolaire. Certains de mes condisciples m'ont accompagné durant toutes mes humanités, d'autres ont dû doubler une année ou changer de section, parfois même d'école.



La classe de 6^e latine B 1963-1964 et son titulaire, M. Bastin

Le premier bulletin a été très décevant, car je n'avais pas atteint 80 % des points. Il m'a valu de sérieuses remontrances, et l'organisation de mes « loisirs » pendant un bout de temps, le temps nécessaire à la récolte de quelques résultats de devoirs et d'interrogations plus encourageants. Mes cotes ont heureusement remonté la pente petit à petit.

Un jour, nous étions en visite chez Diana la sœur aînée de papa, à Montigny, et nous avons appris aux nouvelles que John Fitzgerald Kennedy, alors président des Etats-Unis, venait d'être assassiné à Dallas, au Texas. Cette nouvelle et les événements qui suivirent, l'arrestation d'Oswald, son meurtre par Jack Ruby, l'enquête interminable qui suivit allaient saturer les médias durant les semaines suivantes. Comme à l'époque mon nom s'écrivait encore John, quelques plaisanteries me furent lancées au sujet de cette affaire, mais je n'en avais cure.

Depuis ma communion, l'année précédente, je portais une montre, une « Mondia » en inox cerclé d'or à bracelet de cuir noir. Cette montre existe toujours aujourd'hui : Papa en a été le dernier porteur. Pour le cours de Gymnastique, nous enlevions généralement tous notre montre, pour ne pas risquer de l'abîmer. Je me souviens que nous la plantions dans le trou prévu pour y placer un encier: en y faisant pénétrer le bracelet, la montre elle-même obturait tout juste le trou. En fin de journée, j'ai laissé une fois ma montre ainsi posée sur mon banc. Je ne m'en suis rendu compte qu'en voulant vérifier l'heure à l'arrêt du tram ! Retour à grande vitesse, avec la crainte de trouver porte de bois ! Heureusement, une étude était organisée dans notre classe, et l'élève installé à ma place m'a remis ma tocante. (Ouf !) Une autre fois, je l'ai laissée une fois encore sur le banc, mais je n'ai réalisé l'oubli qu'après être rentré. Trop tard, donc. Le lendemain, je suis allé voir au bureau des objets perdus, que tenait le Préfet de discipline, si par hasard un bon Samaritain n'avait pas rapporté ma montre. J'avais pris avec

moi l'étui et la garantie, comme preuves de ma bonne foi, et comme il y a un Bon Dieu pour les étourdis, le Père Jallet a extirpé ma Mondia d'un tiroir plein d'un bric à brac inimaginable. (Il avait quand même pris la peine de me chambrer un peu avant !)

Dans le couloir où nous attendions parfois le professeur de la première heure du matin, un stock de chaises était empilé dans un coin. De temps autre, nous en prenions une pour nous asseoir en attendant. Certaines de ces chaises avaient déjà passablement souffert, car un jour l'une d'elles s'est effondrée sous mon poids pourtant modeste. Deux soudures avaient lâché et les deux pieds arrière étaient détachés. Naturellement, cela s'était produit juste au moment où un professeur ouvrait la classe voisine. Il regarda la chaise cassée d'un air lugubre, nota mon nom. Conscient de n'être pour rien dans l'incident, j'oubliai le fait, et on n'en parla plus... jusqu'au jour où, la semaine suivante, une facture parvint à la maison, sur un papier à en-tête du Collège. La facture disait : Doit pour la dégradation d'un banc... 500F ! Une somme considérable en 1963 ! Peu satisfait de mes explications, Papa ne fit ni une ni deux. Le lendemain matin, il m'accompagnait au Collège pour examiner de visu l'objet du litige. A la vue de la chaise dessoudée, il en discuta deux minutes avec un Père, peut-être le Père Jallet, et lui indiqua que la chaise, neuve, ne coûtait certainement pas la somme réclamée, et que vu son état, c'était plus une épave qu'un siège. Toutefois, il reprit les morceaux de la chaise et la ramena, ressoudée et nettement plus solide qu'avant en venant me rechercher en fin de journée.

Les cours de latin me plaisaient assez, car le livre de base (Van Rijkevorsel) contenait beaucoup de petites légendes, certaines illustrées, à propos de l'histoire de Rome. Le cours de Français était intéressant, et les travaux que je faisais le plus volontiers étaient les résumés de livres. A l'époque j'aimais les romans d'Edouard Peisson. Le cours de Religion n'arrivait pas à captiver grand monde, même si ce brave Père Michaux faisait des efforts pour nous motiver : pour la plupart d'entre nous, c'était une révision des notions du catéchisme.

Les Maths étaient sans problèmes pour moi, même si lors d'une interro, Monsieur Sersté m'a bien eu : il est venu bavarder avec moi pendant les dix minutes de l'interro, m'empêchant ainsi de répondre aux questions, puis, en me regardant avec un grand sourire, il clama : « Terminé, ramassez ! » Je lui en ai voulu... au moins deux jours ! A cette occasion, je lui ai fait remarquer que sa voiture portait le nom de « Cortina », et qu'en latin, cela signifiait « Casserole »...on se venge comme on peut ! Les cours de M. Martougin ne m'ont guère laissé d'autre souvenir que la sempiternelle phrase : « U neemt u boek op bladsijde... » qui nous renvoyait à notre « Stap voor stap ». Quant à notre jeune cadre dynamique, Monsieur Benoît, le seul souvenir qu'il m'a laissé en 6^eB, c'est une retenue qu'il m'a attribuée, sans motif précis, mais parce qu'il estimait que comme premier de classe je devais, mieux que je ne le faisais, montrer le bon exemple... Le cours d'Histoire, lui, nous avait fait redécouvrir le croissant fertile, l'Egypte, Babylone, Sumer, Akkad, les Assyriens, et nous revivions avec Monsieur Bastin l'épopée des conquérants qui avaient successivement imposé leur domination au Moyen-Orient, nous retrouvions avec lui les civilisations disparues, les vestiges retrouvés par les archéologues, les œuvres immortelles qui avaient traversé siècles et millénaires pour nous raconter la vie des hommes morts depuis trois mille ans.

L'année scolaire s'est passée plutôt agréablement, si l'on excepte les quelques incidents repris plus haut. En fin d'année, mes cotes s'étaient bien améliorées, et j'étais premier de classe, mais sans grande concurrence, il est vrai. Les examens de fin d'année se sont déroulés sans problèmes, et

c'était pareil pour ma sœur. C'est donc le cœur léger que nous avons vu arriver les grandes vacances.

Les vacances se sont terminées bien vite et la routine scolaire s'est réinstallée. Je suis entré en cinquième Latin-Grec, dans la classe du Père Omer Cornet, à la fois titulaire, professeur de Latin et de Grec. Le Français nous était enseigné par Monsieur Pierre Pireau, le Néerlandais par Monsieur Michel Hecq. L'Histoire était donnée par un type un peu bizarre, Monsieur André Desoete dont nous n'avons guère entendu la voix : une fois arrivé en classe, il copiait son cours à toute vitesse au tableau, et il s'agissait de suivre le mouvement, car une fois arrivé au bas du troisième tableau, il effaçait les deux premiers et se remettait en route. Les maths étaient le domaine de Monsieur Jacques Brogniaux, sympathique, un peu dégarni, mais dont les cours étaient limpides. Les cours de Sciences étaient confiés à Monsieur Jean-Luc Van de Walle, grand escogriffe au profil d'aigle, au discours clair net et précis, et peu enclin à la plaisanterie. Le cours de religion ne m'a laissé pratiquement aucun souvenir : je crois que c'était le Père Albert Jaumin qui en était chargé. La gym était toujours confiée à Monsieur Guy Paulus. La géographie nous était donnée par Monsieur Luc Goffin. Cette classe, dont le local était situé au premier étage du bâtiment de l'internat, était nettement plus concurrentielle que la précédente : Marc Henriët, premier de la 6^e A était avec moi, de même que d'autres élèves au potentiel élevé, comme Jean-Marie Téchy ou Bernard Caillaux. Les premiers bulletins se sont révélés nettement meilleurs que ceux de 6^e année, et pratiquement, mes notes, comme celles de Marc, ont dépassé les 90 % toute l'année.

Notre titulaire était un prêtre extrêmement cultivé. Le matin, entre 8h et 8h30, l'accueil des élèves se faisait en musique, et nous avons ainsi fait connaissance avec Mozart, Haydn, Beethoven, Tchaïkovski, Verdi, Ravel et bien d'autres. Les cours, tant de Latin que de Grec étaient l'occasion pour le Père Cornet de nous initier aux notions d'étymologie et de renforcer ainsi les bases de notre orthographe. Grand et mince, il avait un visage sympathique et une autorité naturelle : il n'avait jamais besoin de montrer le bâton ni d'élever la voix : si l'un d'entre nous se risquait à une plaisanterie déplacée, il se faisait immanquablement moucher avec un humour pince-sans-rire qui coupait court à tout débat inutile.

Plusieurs élèves de ma classe étaient des doubleurs, comme Jacques Nackers, dont le Père était le gérant du Centre électronique, un magasin de Hi-Fi de Charleroi, Marcel Schepers, qui était notre vedette de football, car ses dribbles étaient remarquablement efficaces, Jacques Gustin, qui était mon voisin de banc et venait de Jumet à vélo. Cette année scolaire est celle durant laquelle je me consacrai le plus à mes études, et à essayer d'atteindre les meilleurs résultats possibles. Rien ne me distrayait vraiment de ces objectifs : les filles ne m'attiraient pas encore, la télévision était rationnée et censurée par mes parents, et ce n'était certes pas un mal lorsque je pense aux heures que l'on perd de nos jours à regarder des jeux stupides et sans intérêt. Manifestement je n'avais pas encore commencé ma crise d'adolescence, et physiquement, j'étais resté, malgré une dépense d'énergie quotidienne assez importante, assez petit, comme le montre la photo de classe de l'époque. Il est vrai que je devais être parmi les plus jeunes de la classe, sinon le plus jeune.



La classe de 5^e gréco-latine A et son titulaire, le Père Cornet

Comme chaque année, chaque élève recevait vers le début avril une série de cinquante billets de tombola à vendre dans son voisinage ou dans sa famille. En règle générale, j'arrivais à vendre rapidement tout mon lot, simplement en faisant du porte-à-porte dans les rues de Courcelles. Il m'est souvent arrivé de vendre trois ou quatre fois la quantité minimale. Un concours interne offrait un lot au meilleur vendeur, mais je ne l'ai jamais remporté. Le tirage avait lieu lors de la Fancy-fair annuelle, qui avait lieu un week-end de mai et dont l'objectif était triple : rassembler des moyens financiers, bien sûr, car dans l'enseignement libre confessionnel, les bâtiments ne reçoivent pas de subsides, il faut donc les financer, par divers moyens. Le second objectif était d'organiser une visite des diverses sections et des activités des élèves par les parents, de manière à faire la promotion du Collège. Le troisième objectif était de cimenter notre appartenance à un organisme commun. Associés à l'organisation de la Fancy-Fair, les élèves de chaque classe étaient sollicités pour prendre en charge une série de tâches dans l'organisation de cet événement réparti sur deux jours : les plus âgés prenaient la direction d'une activité et organisaient l'action et l'horaire des plus jeunes qui leur étaient confiés. Certains montaient des expositions basées sur les voyages des rhétos, d'autres organisaient le service d'un restaurant italien, certains tenaient un bar à bières, d'autres encore un bar à vins. En dehors de la tombola principale dont le gros lot était en général une petite voiture (Souvent une Opel « Kadett ») des « tombolas express » se tenaient aussi, et les élèves de 6^e et de préparatoire se voyaient souvent chargés de proposer les enveloppes à la bonne volonté des nombreux visiteurs. Si le premier objectif, rassembler de l'argent était évident, le troisième ne devenait évident qu'après coup. En effet, c'est après avoir collaboré avec les membres d'un groupe à la réalisation d'un but commun que l'on se découvre « membre du groupe », et si durant l'année, certaines amitiés se développaient spontanément lors des récréations, par des jeux en équipe, d'autres, différentes, se développaient lors de ces travaux en commun.

En fin d'année, mes résultats ont atteint un maximum et m'ont permis de souffler la première place à Marc, qui en était détenteur jusque là. Ma sœur,

comme d'habitude avait conservé la tête de la classe et des résultats exemplaires, terminant ainsi ses humanités inférieures.

La fin juin 1965 a ramené une fois de plus les vacances scolaires, vacances dont le souvenir n'est guère perceptible dans ma mémoire. Nous sommes descendus à travers la France jusqu'à Lourdes, et je me souviens y avoir rencontré Robert Labar, un de mes condisciples en train de prendre le soleil sur un fauteuil de toile dans un camping que nous avons traversé sans y trouver place. Lourdes m'a semblé écœurante de mercantilisme : pas une maison dont la devanture ne soit un étalage de tous les objets possibles et imaginables vendus au triple du prix normal pour cause d'estampillage « Souvenir de Lourdes » Une autre rencontre, durant la visite des lieux de l'Apparition de la Vierge : celle du Frère Étienne, un jeune religieux fraîchement arrivé au Collège. Nous avons, comme la plupart des visiteurs, mis un cierge à la Grotte de Massabielle, acheté des gourdes en plastique, une grande plate à capuchon rouge et deux plus petites en forme de Vierge, et nous les avons remplies de l'eau miraculeuse. Curieusement, ces récipients ont contenu cette eau pendant des dizaines d'années sans qu'elle croupisse ou verdisse de quelque manière. Je me souviens que durant les visites de quelques magasins de souvenirs, je suis parvenu à obtenir, sans doute à force d'avoir scié les côtes de mes parents, l'achat d'une boussole de laiton qui orne aujourd'hui une petite console de mon hall d'entrée. Un mini ouvre lettre en forme d'épée avait suivi. Aucun autre fait marquant ne me semble avoir émaillé ces deux mois de congé. Sans doute ma sœur et Maman pourraient-elles compléter ce morceau du passé. Nous utilisions alors notre première tente (une « Governor » 4 places orange et bleue que Papa avait achetée en occasion)

La rentrée suivante a été beaucoup moins studieuse que l'année précédente. Je pense que j'entrais vers cette date dans l'adolescence, avec son cortège de transformations physiques (je suis passé en un an de la taille que j'avais encore en 5^e latine à ma taille pratiquement actuelle) physiologiques et psychologiques. En 4^e latine notre premier mois de cours s'est déroulé sans le titulaire définitif : le frère Collet, jeune religieux sympathique mais dépourvu d'autorité nous donnait Latin et Grec, Monsieur Jacques Brogniaux restait notre prof de Maths, Monsieur Jean-Luc Van de Walle notre prof de Sciences. Le Néerlandais était donné par Monsieur Jean-Claude Dumont « Bouboule » et Français par Monsieur Jean Dujardin « Dudulle » ; l'Histoire nous était dispensée par le Père Jean Penning et Monsieur Luc Goffin restait notre prof de Géo. Notre classe était au rez-de-chaussée de la nouvelle aile. Les fenêtres donnaient sur le parc du Collège et de grandes vitrines surmontant les casiers où nous déposions nos effets de gymnastique séparaient la classe du couloir. Dans ces vitrines étaient exposés quelques trophées sportifs que les représentants du Collège avaient conquis lors de compétitions inter écoles, communales ou provinciales. Il s'y trouvait également quelques maquettes de navires de combat, comme le cuirassé américain « USS Wisconsin », un cuirassé britannique, le « Nelson », un destroyer, et quelques autres dont j'ai oublié les silhouettes.

Comme chaque année, au Collège, l'effectif de la classe avait été remanié, certains de mes condisciples avaient échoué et recommençaient leur 5^e au Collège ou ailleurs, certains doublaient leur 4^e avec nous, certains avaient changé de section, passant en « modernes », sections qui étaient orientées vers les sciences ou l'économie.

Fin septembre, notre titulaire est enfin arrivé : Monsieur Edouard Waeyenberg, dont l'arrivée tardive était due soit à la présentation d'un mémoire de fin d'études en septembre, ou peut-être à la fin de son service militaire, nous ne l'avons pas su avec certitude, mais c'étaient les bruits

qui couraient. Jeune professeur frais émoulu de l'école, Monsieur Waeyenberg a quelque peu loupé son entrée en matière. Il faut avouer qu'après un mois passé sans grande discipline, avec un paquet d'ados en pleine crise, dont un bon tiers étaient des doubleurs et les autres des animateurs ou des frondeurs, sa tâche n'était pas simple.

Un schéma de la classe lui avait été remis par le frère Collet, pour lui situer chaque élève. Durant les vacances 1965, notre patronyme était devenu Jon, sans h, suite aux formalités de naturalisation de Papa, sans doute, ou peut-être simplement suite à une demande de rectification de l'orthographe du nom sur sa carte d'identité. Les premiers mots que ce cher Edouard m'adressa furent : « Jaune, taisez-vous ! », ce qui bien entendu provoqua l'hilarité générale, car alors, chacun m'appelait toujours « John » même si Monsieur Sersté m'avait malicieusement conseillé de faire attention, sans quoi l'an prochain, je pourrais m'appeler « Jo »

Sans doute assez calé en Grec et en Latin, Monsieur Waeyenberg ne devait malgré cela pas se voir reconnu comme un bon professeur, car il manquait de charisme, d'autorité naturelle, d'humour, et d'un minimum de psychologie. Il nous prenait systématiquement de front, ce qui ne pouvait donner de bon résultat face à une bande comme la nôtre. Nous n'étions pas vraiment solidaires les uns des autres, car plusieurs petits groupes s'étaient formés, en fonction des sympathies partagées : les internes formaient un groupe, les externes qui reprenaient le tram de Courcelles un autre, mais ce jeune professeur avait parfois l'art de réunir tout le monde contre lui. Comme souvent en pareil cas, les imitateurs ne le rataient pas, et il n'était pas rare, lorsqu'il allait d'un bâtiment à l'autre, de le voir suivi par l'un ou l'autre loustic qui imitait à la perfection sa démarche et ses virages à angle droit, vestige probable de son récent passage à l'armée. Il pouvait parfois se montrer singulièrement entêté, et je me souviens en particulier d'une véritable dispute qui me mit aux prises avec lui, lors de la correction d'un devoir de Latin. Il m'avait signalé qu'une de mes phrases était erronée, car le temps utilisé correspondait, selon lui, à « une tournure non classique ». Malheureusement, la même phrase était reprise dans la grammaire « De Give » que nous utilisions alors, comme une citation de Cicéron !

Bref, il régnait dans notre classe une ambiance révolutionnaire qui ne laissait pas d'inquiéter notre brave Père Arthur Jallet, dont les visites annonciatrices de retenues se firent plus fréquentes, visites dont mon indiscipline fut malheureusement bien souvent l'une des causes.

Les bancs qui nous étaient attribués étaient assez disparates. Ceux des premiers rangs étaient des tables récentes, en lamellé-collé mélaminé gris et pourvus d'une rainure-plumier noire. Les rangs du centre et du fond étaient formés de bancs plus anciens, en bois verni mais dont les tables étaient très dégradées, recouvertes de graffitis, de taches de peintures diverses et d'encre, et dont le vernis s'écaillait sous l'ongle. J'étais fréquemment distrait en classe, et s'il m'arrivait malgré cela de pouvoir répondre du tac au tac aux interrogations orales qui m'étaient adressées davantage pour me rappeler à l'ordre que pour évaluer mes connaissances, il m'arrivait aussi de rester à quia parce que la réponse demandée nécessitait la relecture complète d'un demi tableau et que j'étais occupé au dessin d'un navire depuis dix bonnes minutes. Je me souviens particulièrement d'un dessin de sous-marin qui avait pris forme progressivement au fur et à mesure que le vernis de mon banc s'écaillait sous mon ongle. Lorsque mon titulaire s'était rendu compte de l'état d'avancement de ce dessin, il avait proposé au Père Jallet de m'imposer quelques heures de travaux d'utilité publique, en me conviant à apporter pour la prochaine retenue un peu de papier de verre, un pinceau et du vernis. C'est ainsi que mon banc s'est trouvé remis quasiment à neuf !



La classe de 4^e gréco-latine 1965-1966 et son titulaire, M. Waeyenberg

Dans le courant de l'année 1965-66, le titulaire des 3^e Latin Grec, le Père Jean Penning, qui était aussi notre professeur d'Histoire, organisait un concours interne au Collège. Ce concours comprenait deux volets : un premier volet de 40 questions avait été remis à chaque élève. Ce questionnaire complété devait être rentré pour une date donnée et seuls ceux qui avaient toutes les bonnes réponses étaient admis à la seconde épreuve. Cependant, le nombre d'élèves qui avaient toutes les bonnes réponses était assez élevé, une bonne trentaine au bas mot, vu que ce questionnaire pouvait être rempli à domicile, avec l'aide des parents, amis, et toute la documentation souhaitable à portée de main. Les questions étaient relatives à l'histoire et à la culture générale.

La seconde épreuve portait sur des questions du même genre, mais cette fois, l'épreuve écrite se déroulait dans la salle d'étude et nous n'avions que nos connaissances pour y répondre. Mais j'ai gardé le sentiment que le Père Jean Penning avait bonne envie de me voir gagner ce concours, car dans les semaines qui ont précédé la seconde épreuve, il m'avait donné à lire quelques livres et dépliants sur l'Allemagne, les grandes villes du Rhin, sur l'Autriche et la dynastie des Habsbourg, bref sur un paquet de sujets que seuls les élèves du cycle supérieur avaient déjà abordés, et sur lesquels plusieurs des questions de la seconde épreuve portaient. Je ne sais pas si d'autres élèves du cycle inférieur encore dans la course avaient ou non reçu les mêmes indications. Peut-être considérait-il que les élèves les plus jeunes devaient être bénéficiaires de facilités, par rapport aux plus âgés. La seconde épreuve devait désigner comme lauréat celui qui avait la meilleure copie. A mon grand étonnement, le Père Penning vint un soir annoncer que j'étais le gagnant du concours.

Ai-je vraiment remporté ce concours ou son organisateur m'a-t-il donné la victoire, je ne le saurai jamais. Quelques années plus tard, le Père Penning devait être tué bêtement dans un accident de voiture. Le prix du concours était un voyage en Grèce, organisé pour les rhétos de l'année, avec

l'organisation Fratelson (Association des vacances fraternelles, Jeugdpasspoort voor de zon) durant les grandes vacances de 1966. Naturellement, ce projet de voyage m'enthousiasmait, mais il s'en est fallu de bien peu qu'en fin de compte il ne me passe sous le nez. En effet, les punitions et retenues s'étaient accumulées, et mes notes de conduite s'étaient effondrées. Mes bulletins n'étaient pas très brillants, cette année-là, et mes cotes plafonnaient à 82-83 %. Marc Henriët, lui, n'avait pas faibli, et continuait à friser les 90 %. En fin de compte, un léger mieux dans mes résultats de fin d'année et la diplomatie du Père Penning firent pencher la balance du bon côté. Le voyage devait avoir lieu lors de la seconde quinzaine de juillet. La fin de l'année est arrivée une fois encore et les vacances ont commencé, sonnait la fin de mon cycle inférieur. C'est durant ce mois de juillet 1966 qu'eut lieu le voyage en Grèce, qui allait me laisser des souvenirs merveilleux.

En septembre 1966, je suis entré dans le cycle secondaire supérieur. La troisième Latin-Grec A, dont le titulaire n'était autre que notre guide en Grèce, le Père Penning, avait pour local attitré la classe qui formait le coin extérieur de l'aile gauche du Château. La porte de la classe et deux des fenêtres donnaient directement sur la cour d'honneur et trois autres fenêtres, sur le mur opposé, permettaient de surveiller le passage qui menait aux cuisines et au réfectoire des internes. Le mur droit en entrant était occupé sur quasi toute sa longueur par un tableau noir. Le mur du fond, aveugle, était occupé par deux armoires à livres et nos casiers de gym.

Notre titulaire nous prodiguait les notions de Grec, de Latin et d'Histoire, le Père Mallet nous donnait Néerlandais, Monsieur Willy Graux (Crayat) nous donnait Anglais, Monsieur Jean Dujardin avait gardé les cours de Français ; les Sciences étaient toujours l'apanage de Monsieur Jean-Luc Van de Walle, la géo, celui de Monsieur Luc Goffin, la gym celui de Monsieur Guy Paulus.

Les inévitables regroupements résultant du passage du cycle inférieur au cycle supérieur avaient rassemblé en 3^e gréco-latine A un cocktail de zygotos assez explosifs, un peu moins immatures que l'année précédente, mais plus audacieux, certains plus roublards. Notre classe comptait quelques « forts en thème » et au moins autant de fortes têtes, dont certaines, sans doute bien remplies (mais de quoi ?) ne semblaient pas toujours bien faites pour autant.

Etienne Debatty, doubleur et donc déjà bien connu du Père Penning, s'ingéniait à dessiner « en cachette, mais pas trop, juste de quoi piquer la curiosité du prof » des cartes de Belgique aux contours remarquablement précis, muettes sauf sur un point particulier, au fin fond de l'Ardenne où une petite croix marquait l'emplacement de Noirefontaine, « petit patelin perdu »... Lorsque le brave père Penning s'approchait de lui, notre loustic faisait mine de vouloir dissimuler son dessin, ce qui amenait inmanquablement notre titulaire à en exiger la production... et à découvrir la carte de son patelin d'origine !

Chaque jour, le journal de classe de chacun était visé avant la première heure de cours. A cette occasion, un autre de mes condisciples, d'origine italienne, Ettore Rivelli, se voyait systématiquement remonter les bretelles, car il ne mettait jamais de cédille au mot « Français »... Il n'en a jamais mis, du moins dans son journal de classe de 3^e !

Un autre doubleur, Maury, grand escogriffe malingre et qui se tenait perpétuellement voûté, avait l'habitude de se présenter au cours dans des tenues qui auraient ravi les Drag Queens des « Gay Pride » du 21^e siècle : costumes trois-pièces de velours violet et gants blancs, chemises à manchettes et cols de dentelles, et j'en passe.

Jacques Nackers, très cool comme toujours, avait pris l'habitude très tôt dans l'année de faire une petite sieste au cours d'Anglais, au grand dam de Monsieur Graux, très à cheval sur la tenue en classe, comme il sied à un gentleman !

Oreste Battisti et moi-même étions un peu les Laurel et Hardy de la classe, car nous « vivions » souvent (à distance) de longues conversations mimées à la main, durant lesquelles nous inventions d'in vraisemblables aventures, dont les héros étaient bien entendu nos professeurs ; deux doigts singeaient si bien les démarches de chacun d'eux que la moitié de la classe finissait souvent par s'intéresser davantage à notre cinéma muet qu'au cours magistral... jusqu'à ce que les mines réjouies deviennent majoritaires et que le prof finisse par se douter de quelque chose. Le plus souvent, nos doigts redevenaient innocents sans trop de peine, mais il nous est arrivé une ou deux fois de nous rendre compte que le professeur s'intéressait lui aussi à notre spectacle ! En une occasion au moins, le père Mallet mit fin à la représentation par un sonore « Mijnheer JON ! Uit ! » Phrase soulignée par un Oreste hilare « □□□□ », et naturellement, conclusion du père Mallet « Mijnheer Battisti ! U ook ! ». Un éclat de rire général a salué notre sortie...

On ne déprimait donc pas trop durant les heures de classe, mais au total, on ne chôrait pas non plus. Les textes grecs et latins devenaient plus compliqués, plus longs surtout. Les travaux de Français demandaient plus d'imagination, de réflexion.

Les cours de math et sciences, s'ils étaient restés pour quelques-uns les « bêtes noires », n'avaient en fait rien d'effrayant. Il était possible d'obtenir des résultats presque parfaits, et il suffisait souvent pour cela d'un minimum d'étude et d'organisation. D'ordinaire, mes cahiers étaient en ordre, mes travaux, exercices et préparations à domicile étaient correctement rédigés et prêts en temps utile. Par rapport à l'année précédente, le comportement général en classe s'était amélioré, malgré les quelques divertissements cités plus haut. Les résultats généraux et particuliers étaient également et logiquement meilleurs. Peut-être avons-nous mûri, au moins un petit peu ! En fait, nous avons surtout perdu en cours de route nos condisciples les plus dissipés ou moins doués. Le système d'enseignement en vigueur à l'époque était « élitiste » et poussait chacun à essayer de s'améliorer, d'être le meilleur... Naturellement, on était libre de se laisser convaincre ou non !

Des phrases souvent répétées par nos enseignants tintent aujourd'hui encore dans mes oreilles, et j'entends encore le Père Penning réciter le « Notre Père » en début de cours, ou nous inviter à plonger dans notre livre de textes « Vous prenez votre Debauvais, page... », ou Monsieur Graux en train de réveiller Nackers d'un sonore « Hey, Nackers !! do you know you'r sleeping ? » De même, je vois encore notre brave et souriant Père Mallet mettre son magnétophone en marche d'un index décidé.

De toutes ces heures passées dans cette classe de troisième latine, de tous ces kilos de craie usés sur le tableau noir, nous avons surtout gardé des bases de Néerlandais oral, d'Anglais écrit, et nous avons un peu progressé dans les autres branches. Les heures de Gym se répartissaient entre le cross (le tour du parc habituel), les tests de performances, (saut en longueur, hauteur, 100m plat) et des matches de volley ou de foot. En fait, pour nous, le cours de gym était une récré hebdomadaire, sauf peut-être pour les quelques « enveloppés » que ces contraintes physiques faisaient transpirer d'abondance !



La classe de 3^e gréco-latine 1966-1967 et so titulaire, le Père Penning

Et les jours se sont succédé au rythme des heures de cours, des trajets en tram, durant lesquels nous avions parfois la compagnie de notre titulaire, qui bénéficiait d'un libre parcours et assurait une surveillance en coups de sonde sur les diverses lignes de transports en commun qui desservaient le Collège. Dans les 63, 61 et 57 qui nous ramenaient vers Courcelles, nous formions une bande parfois un peu chahuteuse ; elle comprenait Oreste, Pierre Ducène, Arnould Lebrun, André Vanescote, Bernard Caillaux et moi. Parfois, quatre d'entre nous, ceux dont le trajet de retour était le plus long, entamaient une partie de belote. Parfois, nous résolvions, André et moi, l'un ou l'autre exercice que nous avions à faire pour le lendemain, et qui posait problème à certains de notre petit groupe. La plupart du temps, nous nous contentions d'échanger des plaisanteries à propos de nos professeurs ou de nos compagnons de voyage...

De retour à la maison, c'était souvent la même routine chaque jour : préparer le cartable pour le lendemain, devoirs, leçons, souper, et au cas où tout travail prévisible était accompli, la télé pouvait être allumée pour des dessins animés vers 19h30. Parfois, une émission de science-fiction pimentait la soirée après le journal télévisé, comme la série « Commando spatial » ou la série « Cosmos 1999 ».



Commando spatial : Tamara Jagellovsk et Cliff Alistair Mac Lane, de l'Orion

Parfois, une émission de variété animait la soirée jusque dix ou onze heures. La plupart du temps, c'était plutôt un film, tantôt policier, tantôt western ou autre, en fonction des programmes. Le plus souvent, on n'était pas trop au courant des programmes.

L'année scolaire 1966-67 s'est terminée sans problème particulier, ni pour ma sœur ni pour moi. Avec le temps, les années scolaires paraissent de plus en plus courtes, hachées par le rythme des semaines, tranchées par les périodes, coupées par les examens. Les deux mois de vacances annuelles passaient plus rapidement encore.

Les vacances 1967 achevées, Thérèse est entrée en Rhéto, pendant que j'entamais ma seconde. Mon titulaire était le Père Joseph Thirion, étrange homme, distrait numéro un, esthète accompli, poète à ses heures, (normal pour un titulaire de « poésie »), bavard impénitent, parfois un peu naïf... Il nous dispensait les cours de Latin, de Grec, d'Esthétique. Extrêmement cultivé, il nous a entraînés dans les mondes imaginaires vers lesquels les poètes et les peintres transposent les réalités qu'ils dépeignent. Il nous a décrypté les comparaisons épiques de l'Iliade et de l'Odyssée, et nous avons, après bien d'autres, marché dans les pas d'Ulysse, d'Agamemnon, dans ceux d'Enée, traduit les textes séculaires d'Ovide. Les visites virtuelles du cours d'Esthétique, dans lesquelles la plupart d'entre nous ne voyaient que l'occasion de chahuter ou de ne rien faire, nous faisaient pénétrer dans les musées de Grèce, de Rome, de Paris, de Londres, dans les sites historiques du bassin méditerranéen, où la majorité de mes condisciples n'irait peut-être jamais. Avec un succès inégal auprès de chacun de nous, ce puits de connaissances artistiques a tenté un an durant de nous transmettre le goût du beau, au travers des œuvres des peintres et des sculpteurs. Il avait mis à notre disposition une série d'ouvrages remarquables (la collection Skira notamment). Mais nous étions jeunes, peu avides de cette sorte de connaissance, chahuteurs, et prompts à profiter des faiblesses évidentes de cet homme d'exception. Bien souvent, nous avons exploité sa distraction pour

le lancer dans une discussion bien éloignée du sujet de la leçon en cours. Nous avons bien entendu tous remarqué que certains mots-clés le faisaient réagir au quart de tour : le mot « socialiste », prononcé à bon escient, pouvait déclencher une hausse de tension brutale du cher homme et provoquer une diatribe d'une bonne dizaine de minutes à l'issue de laquelle, en nage et hors de lui, il nous regardait, un peu déconfit, et grommelait, en retournant à ses préparations : « bon, vous m'avez encore eu ! »

Pour les autres matières, nous avions Monsieur Gérard Deschamps « Dingetje » en Néerlandais, le Père Lucien Timmermans en histoire, Monsieur Luc Goffin en géographie, Monsieur Jean-Marie Wiaux en maths, Monsieur Van de Walle en sciences, ...

Par rapport aux méthodes de Monsieur Dumont ou du Père Mallet, les méthodes de « Dingetje » Deschamps nous avaient d'abord surpris, puis pris carrément à rebrousse-poil. En effet, ses explications étaient données en Néerlandais uniquement, l'usage du Français se payait cash en points négatifs, et ceux pour qui la langue de Vondel n'était pas la tasse de thé ont vite compris que le mois de septembre pourrait bien être l'occasion de faire un peu de révision !

Au cours de cette année, mon voisin de banc habituel était Philippe Bayeux, un grand comique un tantinet chahuteur, grand amateur comme moi de Laurel et Hardy. Ni l'un ni l'autre nous n'étions enclins à nous faire du tracass pour quoi que ce soit. Nous passions nos jours de scolarité avec nonchalance, saisissant chaque occasion de nous amuser ou d'amuser les autres. Naturellement, nous étions aussi attentifs à conserver nos notes à jour et à ne pas aller trop loin avec ceux de nos professeurs qui ne l'auraient pas toléré : Messieurs Deschamps, Wiaux et Van de Walle n'avaient pas trop le sens de la plaisanterie!

A tour de rôle, quelques élèves à la plume facile prenaient note des événements marquants de chaque jour dans un gros cahier toilé. Ce « journal de la classe » un peu particulier serait aujourd'hui un document bien amusant à relire, mais je n'ai appris que récemment que c'était Willy Grumiaux qui l'avait gardé. Je n'ai plus guère revu ce voisin remuant qu'était Philippe Bayeux, mais j'ai appris qu'il possédait une chaîne de magasins de distribution de textiles... Comme quoi l'intelligence peut se manifester sous bien des formes, et a priori, aucune ne surpasse les autres à l'épreuve des faits.



La classe de 2^e gréco-latine 1967-1968 et son titulaire, le Père Thirion

Notre titulaire, le Père Thirion, m'a un jour inscrit, je ne sais trop pourquoi, à un concours inter-école organisé par le Rotary club de Charleroi. Le concours portait sur l'art italien de la Renaissance. Je ne sais pas si ma prestation a été brillante. En fait elle ne devait pas être bien terrible, mais j'ai tout de même hérité d'un prix. (un livre sur le sujet de l'examen, sans doute pour me faire comprendre qu'il me restait des lacunes à combler !)

Durant cette année scolaire, un nouveau pavillon [NDLR : le Pavillon Lafontaine] avait été édifié devant l'aile est du Collège. Bâtiment sans caves ni étage, établi sur une dalle de béton armé et pourvu d'une ossature métallique, ce pavillon sur plan carré allait contenir des classes sur trois côtés et une salle d'étude sur le quatrième. Un patio prévu pour contenir un mini jardin occupait un carré de quatre mètres sur quatre au centre du pavillon. Au cours de la construction du pavillon, l'état de santé de notre Père directeur, le Père Lafontaine, que l'on savait atteint d'un cancer, s'est brutalement dégradé.

Remplacé à la direction par le Père Timmermans, il devait décéder peu de temps avant la fin de mes humanités, début juin 1969. Suite à sa disparition, son nom a été donné au nouveau bâtiment, qui est donc devenu « le pavillon Lafontaine ».

Absorbé par ses nouvelles fonctions, le Père Timmermans a dû se faire remplacer dans son rôle de professeur d'histoire, et c'est Monsieur Pol Barthélémy qui a assuré la suite du cours.

Comme les années précédentes, la poésie s'est terminée par une session de juin sans problème pour moi, pendant que ma sœur terminait sa Rhéto en fanfare, et récoltait au passage une médaille d'or, après six années terminées en tête de classement. Une de ses connaissances, Anne Henriët, sœur de mon condisciple Marc, avait obtenu le même résultat exceptionnel en Latin-Math.

La fin des vacances nous fit découvrir Louvain (Leuven) où ma sœur allait passer l'année universitaire suivante, en première candidature de philologie classique. La recherche d'une pédagogie nous amena à lui réserver une chambre chez les sœurs « blanches » à Regina Mundi. Lors de cette visite nous avons rencontré un véhicule rarissime : une Facel-Véga, garée dans une petite rue étroite.

En septembre, j'ai abordé à mon tour la Rhéto, dernière année du secondaire. Dans ma tête, mon avenir n'était pas encore bien clair. Obscurément, la marine m'attirait ; la mer, les navires gardaient pour moi un pouvoir d'attraction élevé. Il me semblait alors que mon orientation future se ferait vers l'École de navigation.

Un local du nouveau pavillon nous avait été affecté (la dernière classe au fond à droite en entrant). Notre titulaire était le Père Waterkeyn, qui assurait les cours de Latin, Grec et Français. Le Père Jallet, sortant pour une fois de son rôle de préfet de discipline, nous donnait le cours de logique. Les maths étaient encore confiées à Monsieur Wiaux, l'histoire à Monsieur Barthélémy, les sciences à Monsieur Van de Walle, l'Anglais au Père Mallet, le Néerlandais à Monsieur Deschamps...

Durant cette année, c'est avec Claude Defossez que je me suis trouvé des atomes crochus. Nous prenions souvent notre repas tartines ensemble, puis nous nous évadions par l'un des multiples trous du mur d'enceinte. Nos escapades n'ont jamais été détectées : elles nous entraînaient sur les voies de chemin de fer « marchandises » qui passaient sous le pont du Carrosse. Ces voies étaient encore soumises à un trafic réduit : un train passait vers midi quarante, à très basse vitesse.

Parfois, Claude et moi grimpons à bord pour un ou deux kilomètres et nous descendions à Jumet, pour revenir à pied, en explorant peu à peu les environs, que nous nous amusions à cartographier.

Peu à peu, nous sommes devenus assez proches pour nous enhardir à nous inviter l'un chez l'autre, le week-end la plupart du temps. Claude venait à vélo. A l'époque, je n'avais pas de bicyclette, aussi me rendais-je chez Claude en tram. Il habitait rue Longue à Ransart, pas tout-à-fait la porte à côté, mais pas trop loin quand même.

Diverses activités nous rapprochaient : tous deux, nous aimions écrire, nous aimions la musique, même si nous n'y connaissions pas grand chose. Nous utilisions tous deux un enregistreur Sony pour nos activités. Claude aimait le tir, activité qui m'a toujours captivé. Un Mauser probablement muni d'un adaptateur était utilisé pour tirer des 9mm Flobert sur un gros bloc de bois qui servait de porte-cible. Cette arme, précise à l'origine, perdait toute constance lorsqu'elle était utilisée de la sorte : calée dans un étau, elle se révélait incapable de placer deux impacts au même endroit, ce qui diminuait fortement son attrait.

Le papa de Claude était mécanicien à la SABCA, entreprise d'entretien et de réparation d'avions. Sa maman était femme au foyer. Une activité propre au papa de Claude était intéressante : apiculteur amateur, il produisait du miel et possédait deux grosses ruches. Il avait également des moutons, un chien assez cabochard qui ne répondait au nom de Flocon que lorsqu'il en avait envie, ainsi qu'un chat.

Claude avait deux sœurs plus jeunes : Marie-Claire, qui était en poésie, et Marie-Anne, qui était en cinquième. Marie-Claire jouait de la flûte

traversière, et je me souviens d'avoir essayé ce bel instrument en argent, dont la prise en main m'a semblé bien compliquée. Marie-Anne ne nous fréquentait guère, car la différence d'âge lui semblait sans doute trop grande : il faut dire que nous n'insistions guère pour qu'elle partage nos activités.

En dehors de Claude, mes copains les plus proches étaient toujours Oreste, André Vanescote et Marc Henriet. Maintenant parmi les aînés au Collège, nous bénéficions d'un local, ancienne classe désaffectée à l'occasion de l'inauguration du pavillon « Lafontaine ». Ce local peint à l'origine en rouge taureau avait été entièrement réaménagé par nos soins, au cours de temps de midi consacrés au nettoyage, au plafonnage, à la peinture et à la décoration. Dès avant la Noël, nous disposions donc d'un « chez nous ». Ce n'était pas chose nouvelle au Collège, mais l'ancien local des Rhétos (le fameux Rhéto-bar) avait brûlé et le chalet n'avait jamais été reconstruit.



La classe de 1^{ère} gréco-latine 1968-1969 et son titulaire le Père Waterkeyn

A ma connaissance, nous étions les premiers rhétoriciens à retrouver un local depuis l'incendie du chalet. En récré ou durant le temps de midi, nous pouvions donc nous organiser pour travailler ensemble à la résolution de problèmes communs, pour lancer des activités communes, pour pratiquer des jeux de société, et même faire de la musique. Certains d'entre-nous maîtrisaient la batterie, Jacques Van Belle jouait de l'accordéon, plusieurs jouaient de la guitare. Claude et moi, nous contentions d'écouter ou de chanter, à l'occasion. Ces quelques heures passées ensemble, trop peu nombreuses et si vite écoulées m'ont laissé un souvenir agréable, semblable à celui que nous emportons des jours de « retraite » passés à Leffe ou à Saint-Gérard.

Parmi les activités nouvelles que la Rhéto nous a procurées, les dissertations françaises nous ont donné du fil à retordre. Claude était un spécialiste des longues tirades et le Père Waterkeyn avait coutume de dire « aujourd'hui, je corrige la dissertation de Claude, et demain, le reste de la classe ! » A l'analyse de mes résultats, cet exercice semblait convenir à mon esprit plutôt cartésien, et mes travaux, préalablement soumis à l'avis de Maman, ont souvent été considérés comme des bons exemples et même à l'une ou l'autre occasion, comme des modèles. J'ai parfois regretté d'avoir égaré ces travaux, dont la plupart m'avaient demandé des heures de réflexion, et bien des remises en question.

Les mois ont passé. L'année scolaire nous a apporté son lot de connaissances et d'expériences. Vers le mois de mai, le Collège a organisé des entrevues entre les élèves de terminale et des professionnels issus de divers milieux, enseignement, bien sûr, construction, industrie, activités commerciales, aviation, armée, marine. Personnellement, j'ai rencontré un commandant de marine marchande, en compagnie d'Arnould Lebrun, que la mer attirait, lui aussi.

Au fur et à mesure que ce marin nous expliquait sa formation, son travail et son mode de vie, j'ai compris que la mer exigeait un choix : celui de renoncer à une vie de famille comme celle dont mes parents m'avaient fait profiter. La vie sur un navire marchand moderne, c'est deux mois de mer, deux jours d'escale durant lesquels le travail est incessant, de nouveau deux mois de mer et ainsi de suite. Bien sûr, il y a des congés, des vacances, mais les contacts familiaux aussi réduits ne pouvaient pas permettre de concevoir une cellule familiale normale. Un peu refroidi par cette découverte qu'une simple réflexion aurait dû me faire trouver tout seul, je m'interrogeai alors un peu plus précisément sur le genre de travail qui pourrait m'attirer. La mer et les navires m'attiraient toujours. Pourquoi ne pas choisir les constructions navales ?

Poussant plus loin les questions, je me suis aussi demandé si la section Latin-Grec dans laquelle je me trouvais conduisait bien vers ce genre de formation. L'examen des programmes m'a rapidement montré qu'une scientifique spéciale serait nécessaire avant d'aborder un cycle universitaire adapté à mes aspirations...

L'année tirait à sa fin, le mois de mai avait ramené une météo agréable, et tout comme notre Collège, les écoles organisaient chacune leur Fancy-Fair. Je me suis rendu à une Fancy-Fair dans une école de Ransart, en compagnie de Claude, de sa sœur Marie-Claire, de Théo Paumen, qui était avec moi en sixième latine et terminait sa Rhéto en Latin-math.

Comme dans toutes les fêtes scolaires de l'époque, il y avait divers stands, tous tenus par des bénévoles, et parmi lesquels on retrouvait des bars à bières, des bars à vins, des restaurants à thèmes, des jeux d'adresse, des tirs à pipes, etc....Je me souviens de cette Fancy-Fair-là, parce que ce jour-là, Marie-Claire m'a semblé différente, plus affectueuse, plus proche...sans doute un premier béguin. Je n'y ai pas accordé grande importance, sur le moment...Mais lors de mes visites suivantes chez Claude, la présence de Marie-Claire me semblait plus importante qu'avant.

Les derniers examens d'humanités ont occupé le mois de juin, puis chacun a présenté un examen d'aptitude à accéder à l'enseignement supérieur. J'avais choisi les fonctions logarithmiques et exponentielles. J'ai réussi, bien sûr, mais je pense que ma prestation n'a pas enthousiasmé Monsieur Wiaux.

Et puis sont arrivées une fois encore les grandes vacances. Thérèse avait réussi sa première candidature sans problème. Les humanités étaient finies... une fois encore, les derniers jours passés ensemble au Collège nous avaient laissé l'impression de la fin d'une époque, la fin d'une période dorée de notre existence, la fin d'une période dénuée de problèmes graves. Pour chacun de nous, des choix lourds de conséquences devaient être faits, une orientation professionnelle devait s'envisager, une école supérieure ou une université devait être choisie, une carrière militaire ou civile pouvait déjà démarrer : en 1969, un diplôme d'humanités générales ouvrait encore bien des portes.



Les classes de rhéto 1968-1969 et leurs titulaires

Durant ces vacances, nous sommes descendus une fois encore à travers la France. Un souvenir commun à une grande part de l'Humanité est lié à ce séjour : le soir où Armstrong et Aldrin ont posé le pied sur la Lune, nous étions à l'hôtel « Saônazur » à Châlons-sur-Saône. La télé du salon de l'hôtel nous avait permis de suivre la phase finale de l'alunissage et les premiers pas de l'homme sur la Lune.

C'était aussi l'âge d'or du cyclisme belge, avec les victoires à répétition d'Eddy Merckx, au Tour d'Italie, au Tour de France, dans l'équipe FAEMA (dont les loustics avaient traduit l'acronyme par : « Faites attention, Eddy Merckx arrive ! »)

Lors de la rentrée suivante, je me suis inscrit en scientifique spéciale, à Nivelles, au Collège Sainte-Gertrude, afin de préparer l'examen d'entrée qui conditionne l'accès à la faculté des Sciences appliquées...mais ceci est une autre histoire.

par Jean-Louis JON, rhéto 1969
Août 2024

[NDLR : Ens.traditionnel 6^e 5^e 4^e 3^e 2^e (poésie) 1^{re} (rhéto) et Enseignement rénové (dès 1978) 1^{re} 2^e 3^e 4^e 5^e 6^e (rhéto)]